



**HAL**  
open science

## Pour une réhabilitation de la trahison en traduction

Nicolas Froeliger

► **To cite this version:**

Nicolas Froeliger. Pour une réhabilitation de la trahison en traduction. Langues, cultures et sociétés, 2019. hal-03186745

**HAL Id: hal-03186745**

**<https://hal.science/hal-03186745>**

Submitted on 31 Mar 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Pour une réhabilitation de la trahison en traduction**  
**Nicolas Froeliger, Université Paris Diderot**  
**nf@eila.univ-paris-diderot.fr**

**RÉSUMÉ :** Cet article entend finir de régler son compte à un concept dépassé mais encore très souvent invoqué en traductologie, et surtout en traduction : celui de la fidélité, et de son pendant négatif fréquemment invoqué : la trahison (*traduttore traditore...*). Faisant suite à une autre publication, plus théorique, il entend dégager des aspects positifs (mais pas toujours) de pratiques que l'on aurait, autrefois, qualifiées de traitresses par rapport à l'original et qui, pourtant, apparaîtront justifiés, voire nécessaires, à l'un au moins des intervenants. Ce qui suppose de raisonner en termes de communication.

Que le sens en soit positif ou négatif, c'est donc toujours quelqu'un ou quelque chose que l'on trahit : un texte original, un auteur, une intention, les attentes d'un client, la vision du monde d'un destinataire, etc. Il s'agit de montrer qu'il existe, en traduction, une hiérarchie des valeurs et donc, occasionnellement, des causes plus importantes à défendre que celle du texte original, voire que l'intention de l'auteur. Cinq illustrations, qui peuvent occasionnellement se superposer, sont étudiées à l'appui de ces considérations : on peut soit améliorer l'original, le concurrencer, le contester, négocier avec la censure sociale, ou enfin chercher à surmonter l'autocensure. Avec à chaque fois des paramètres éthiques et déontologiques, qu'il s'agit de distinguer. Au final, sous l'accusation de trahison, ce qui perce, c'est en fait le statut du traducteur en tant qu'agent conscient et autonome, et donc de la traduction en tant qu'outil d'articulation entre les langues, les cultures et les groupes.

**Mots clefs :** traduction, traductologie, trahison, fidélité, sociologie de la traduction

**An attempt at restoring treason for favour in translation**  
**Nicolas Froeliger, Université Paris Diderot**  
**nf@eila.univ-paris-diderot.fr**

**ABSTRACT:** As a sequel to a more theoretically oriented publication, this paper intends to finally dispose of a notion that is outdated, but still often heard in translation studies, and even more so in translation proper: that of faithfulness, and of its dark twin, treason (*traduttore traditore...*). Its intent is to unveil occasionally positive aspects in practices that would, in the past, have been considered as blatant betrayals of the source text, and that nonetheless will be deemed justified, or downright necessary to at least one of the agents in the communication chain. Indeed, whether one considers betrayal in a negative or positive way, it is always someone or something that one betrays: an original, an author, an intention, some client's expectations, the worldview of readers... This all goes to highlight the existence of a hierarchy of values in translation, and thus causes that will appear more important than that of the original, or even of the original writer's intentions. We will illustrate this through five cases: the translator may happen to improve on the original, to compete with it, to put it into question, to negotiate with social censorship or to attempt to overcome self-censorship. In every case, there will be discrepancies between the dictates of professional, and of personal ethics. At the end of the day, reflecting on the accusation of betrayal sheds light on the role of

the translator as a conscious and autonomous agent — and therefore that of translation as a link between languages, cultures, groups... with a degree of freedom.

**Keywords: translation, translation studies, betrayal, faithfulness, sociology of translation**

Et si les traîtres avaient raison ? Il faudrait pour cela, certes, que la trahison reste un concept pertinent en traductologie, et je me suis justement attaché à démontrer le contraire dans un article antérieur<sup>1</sup>. Ou plus exactement, j'ai montré comment, pour parler de phénomènes fondamentalement comparables et qui tiennent tous à une différence de forme entre texte de départ et texte d'arrivée, la traductologie avait d'abord parlé de trahison, puis de défaut d'équivalence, de manipulation et enfin de cahier des charges, avec pour effet bienvenu d'exonérer le traducteur d'une quelconque faute. Adieu la trahison, donc ? Hélas non, car si la traductologie est, heureusement, passée à autre chose, l'effet de réputation, lui, demeure dans les esprits, pour des motifs qui tiennent à la persistance d'une vision essentiellement théologique<sup>2</sup>.

À défaut, donc, d'en avoir tout à fait fini avec la trahison, on peut tenter d'en dégager d'éventuels caractères positifs en réintégrant ce concept à l'intérieur de la chaîne de communication. Nous venons de rappeler que dans ses acceptions traditionnelles, et dépassées, le problème se posait avant tout entre deux textes. C'est cette relation-là qu'il faut élargir, en examinant différents cas spécifiques que l'on pourrait qualifier de trahison par rapport à l'original et qui, pourtant, apparaîtront justifiés, voire nécessaires, à l'un au moins des intervenants – ou qui tout au moins en disent long sur ce que sont, véritablement, la traduction et ses mécanismes.

Il n'est d'ailleurs pas forcément mauvais, même en traduction, de regarder les dictionnaires, à condition qu'ils soient monolingues. On constate alors, en français comme en anglais, que le sens des verbes trahir ou *betray* ne se superpose pas exactement avec celui des substantifs correspondants (traître ou *traitor*). Les substantifs, en l'occurrence, sont 100 % négatifs<sup>3</sup>, tandis que les verbes possèdent une connotation, certes mineure, positive qui contredit le sens négatif dominant<sup>4</sup>. De fait, si nous appliquons ce phénomène à la traduction, trahir quelque chose ou quelqu'un peut aussi se révéler utile ou nécessaire, comme le suggéraient déjà les écoles fonctionnaliste et de la manipulation. De toute évidence, que le sens en soit positif ou négatif, c'est toujours quelqu'un ou quelque chose que l'on trahit : un texte original, un auteur, une intention, les attentes d'un client, la vision du monde d'un destinataire, etc. Il s'agit donc de montrer qu'il existe, en traduction, une hiérarchie des valeurs et donc, occasionnellement,

---

<sup>1</sup> Voir Froeliger, 2017.

<sup>2</sup> Voir Ladmiral, 1990.

<sup>3</sup> *Traître* : Celui qui trahit, qui se rend coupable d'une trahison. Par extension, personne qui agit avec perfidie, qui est susceptible de nuire d'une manière hypocrite... (*Trésor de la langue française informatisé*). *Traitor* : one who betrays another's trust or is false to an obligation or duty ; one who commits treason (*Merriam-Webster* en ligne).

<sup>4</sup> *Trahir* : Livrer ou abandonner avec perfidie, faire cause commune avec l'ennemi, tromper la confiance de quelqu'un, manquer à la foi donnée à quelqu'un, à la solidarité avec quelqu'un, manquer à quelque chose qu'on doit observer, mal seconder, mal servir quelque chose, agir contre quelque chose, à l'encontre de quelque chose, faire défaut à, ne pas seconder quelqu'un, ne pas être fidèle à l'esprit de quelqu'un, **faire connaître volontairement ce qui devait rester caché [...], être révélé, se manifester** (*Trésor de la langue française informatisé*). *Betray*, to lead astray, to deliver to an enemy by treachery, to fail or desert especially in time of need, **to reveal unintentionally, to disclose in violation of confidence** (*Merriam-Webster* en ligne).

des causes plus importantes à défendre que celle du texte original, voire que l'intention de l'auteur. J'en donnerai cinq illustrations, qui peuvent occasionnellement se superposer : on peut soit améliorer cet original, le concurrencer, le contester, négocier avec la censure sociale, ou enfin chercher à surmonter l'autocensure.

## 1. Améliorer l'original

Observons tout d'abord qu'il peut arriver au traducteur de mettre au jour des éléments qui étaient latents, insuffisamment précisés, ou destinés à demeurer cachés dans le texte source. Bien sûr, cette constatation peut conduire un traducteur pragmatique (pas forcément un traducteur littéraire) à corriger les plus triviaux de ces aspects, tels que les répétitions ou les incohérences (c'est une des lois de la traduction formulées par Toury<sup>5</sup>. On produit ainsi un document de meilleure qualité, ou en tout cas plus policé, que l'original. Tout cela est banal. Dès lors que l'on ne peut pas véritablement traduire sans avoir compris (ou du moins sans avoir compris quelque chose), les traducteurs ont également tendance à produire des textes qui sont plus cohérents que les originaux sur le plan terminologique. C'est ce que Didier Samain (2014) a brillamment démontré au sujet de Saussure, par exemple. Mais cette façon de faire comporte également des aspects qui ne sont pas triviaux. Face à un accord, un contrat, par exemple, les traducteurs sont bien placés pour localiser l'éventuel piège placé dans le texte par une des parties pour tromper l'autre – et il ne faudrait pas croire que ce phénomène soit rarissime.

Les choses deviennent plus délicates lorsque vous en venez à vous demander comment savoir qu'il y a ici quelque chose d'implicite qu'il vous faudrait formuler explicitement dans votre traduction ? Historiquement, c'est ce qu'a fait Martin Luther lorsqu'il a précisé par un adverbe sa vision d'un passage clé de la Bible, afin d'exprimer au mieux les enseignements théologiques qu'il pensait lire dans le texte original ; c'est ce qu'a fait Étienne Dolet lorsqu'il a augmenté de trois petits mots de *rien du tout* sa version française d'un dialogue philosophique, l'amenant au passage à remettre en question l'immortalité de l'âme – pour son malheur. Et à vrai dire, cela arrive en permanence, puisque toute traduction humaine joue sur l'implicite. Un traducteur peut ainsi rendre manifestes les présupposés idéologiques de son texte source — ou imaginer qu'il le fait. Deux exemples :

- dans un texte allemand sur le transport de l'électricité à très haute tension (au-delà de 20 000 volts) en Allemagne, je suis un jour tombé sur la phrase "*Dieses Netzwerk ist fast reinrassig.*" Littéralement, cela signifierait « Ce réseau est pratiquement de race pure », ce par quoi l'auteur veut dire qu'il se compose presque intégralement de lignes aériennes, par opposition aux câbles enterrés. Que suis-je censé faire de cet adjectif allemand *reinrassig*, sachant que dans le même pays et dans la même région, des millions d'individus ont été assassinés pendant la Deuxième guerre mondiale parce que, précisément, ils n'étaient pas catégorisés comme appartenant à « une race pure » ? Vais-je opter pour le politiquement correct, et considérer que mon auteur n'est pas un crypto-fasciste, ce qui m'amènera à araser cette expression, donnant ainsi la priorité à la fonction communicative ? Vais-je opter pour le contraire, et ainsi faire ressortir ses préjugés idéologiques supposés ? Suis-je trop soupçonneux : après tout, je pourrais traduire par « pur sang »... ? Qui peut répondre ? en tout cas, ici, pas l'auteur. Est-ce lui qui se trahit, ou moi qui lui intente un procès d'intention ? Le choix est donc difficile, et cela d'autant plus que la pire option consisterait à ne pas choisir : traduire suppose une participation active du traducteur. Un engagement — mais lequel ? les

---

<sup>5</sup> Toury, 2012, p. 295-315.

dictionnaires me laissent bel et bien le choix : *reinrassig* s'applique en allemand aussi bien à la zoologie qu'au racisme...

- Même problème avec l'exemple suivant, extrait d'un ouvrage technique sur les terroirs, en l'occurrence sur la qualité des sols où pousse la vigne. L'auteur cherche à décrire la manière dont les plantes absorbent les minéraux en se servant d'une analogie dont on pourra s'autoriser à penser qu'elle n'est pas très heureuse :

With apology to B. S Meyer and his colleagues, I have rewritten their theory to read like a little skit.

[...] molecules of the other mineral nutrients are held up at the **border**. They have to have a **passport** and an **escort**. Remember negatively charged montmorillonite [...] She also runs a **travel agency** linked with an **escort service**. Clay particles and humus [...] swap, borrow, or store ions from the soil solution and position them to “**get through customs**” into the plant. [...]

[...] An **escort molecule** of opposite electrical charge residing in the inner space as part of the plant tissue unites with the ion **wanting to gain entrance**. The **fee for this escort service** is **paid** by the vineplant with a bit of energy [...]. Once inside, **this little marriage of convenience** is broken, freeing the ion. The wandering ion now “**captured**” inside the cell resumes its positive electrical charge. The **escort** molecule can go back to **help other ions wishing to gain entrance**. The itinerant nutrient ions now inside the plant cell are no longer **vagabonds**. They are **put at work**<sup>6</sup>.

Problématique choix de métaphores : le fonctionnement d'un État policier, les mariages de convenance et l'exploitation institutionnalisée des voies illégales de l'immigration sont ici considérés comme un modèle de référence parfaitement admis, et servent de schéma pour décrire des phénomènes naturels. Ce qui contribue à *naturaliser* la métaphore sur laquelle repose l'analogie. Vais-je conserver cette métaphore ? Vais-je l'atténuer, pour la faire paraître moins scandaleuse ? Vais-je, peut-être même sans en avoir conscience, la rendre à peine plus visible, ce qui aurait pour effet de la porter sur un plateau d'argent à la critique ? Là encore chacune de ces options est envisageable : en pratique, le problème est à la fois déontologique et éthique.

Que déduire de ces deux cas ? Qu'il faut désacraliser le texte source dont le statut, en traduction pragmatique, n'est que celui d'un modèle à destination d'une traduction qui sera *a priori* meilleure. On pourrait voir ici une réécriture ironique et laïque de l'idée métaphysique développée par Benjamin selon laquelle la traduction en plusieurs langues constitue un enrichissement de la langue elle-même. Oui, bel et bien, la traduction est élucidation et mise au jour.

## 2. Faire concurrence à l'original

Le traducteur peut aussi, consciemment ou non, entrer en rivalité avec l'auteur initial. Qu'advient-il de votre texte, de vos idées, lorsqu'ils sont traduits par quelqu'un dont l'éducation, la culture, les opinions sont différentes ? Où qui, tout simplement, ne comprend pas vos travaux parce que vos idées sont trop nouvelles ? L'exemple canonique, ici, est

---

<sup>6</sup> Wilson, 1998, p. 30.

constitué par la première traduction en français de *On the Origin of Species*, de Charles Darwin (1859), par Clémence Royer (1862<sup>7</sup>). Que fait celle-ci ?

- Elle commence par modifier la deuxième partie du titre, *On the Origin of Species by Means of Natural Selection, or the Preservation of Favoured Races in the Struggle for Life* devenant, en français, *De l'origine des espèces, ou Des lois du progrès chez les êtres organisés*, ce qui ajoute bel et bien l'idée de progrès (Clémence Royer était une positiviste convaincue, de surcroît très influencée par Lamarck), tout en évacuant celle de sélection naturelle ;
- elle rédige ensuite une longue introduction, qui exprime ses opinions personnelles beaucoup plus que celle de Darwin : « Dès le premier périphrase [...], l'attitude de la traductrice est claire : les idées de Darwin sont constamment extrémisées (par exemple, par leur application à l'homme et à la société) et, parfois, imparfaitement comprises (la sélection naturelle est considérée comme un seulement parmi différents facteurs évolutifs, qui compteraient aussi une tendance orthogénétique et l'hérédité des caractères acquis) ; on peut ajouter à cela un anticléricalisme très marqué, qui déplace dès l'incipit le plan de l'argumentation du discours scientifique au discours religieux [...]<sup>8</sup>. » ;
- elle utilise également de nombreuses et copieuses notes de bas de page qui n'hésitent pas à contredire le texte lui-même : « d'une longueur considérable (elles s'étendent souvent sur plusieurs pages), elles discutent, élargissent et vont jusqu'à contredire l'argumentation darwinienne. Le texte semble parfois se dédoubler entre la thèse de l'auteur et la réplique de sa traductrice, qui prend la forme de la mise au point ou même de la réfutation<sup>9</sup>. » ;
- et bien sûr, elle fait de même, quoique de manière plus subtile, avec la teneur du texte de Darwin lui-même. Là encore, le cas le plus souvent cité est le terme *natural selection*, dont chacun sait qu'il est central à la théorie de l'évolution, traduit par « élection naturelle<sup>10</sup> ».

En d'autres termes, le traducteur, ici la traductrice, se comporte en censeur, en juge du texte original<sup>11</sup>. Il (et, en l'occurrence, elle) n'est plus un médiateur, mais un critique, qui rappelle aussi bien à l'auteur qu'au lecteur ce qui, à ses yeux, est acceptable ou pas. Un autre exemple de traducteur transformé en directeur de conscience se trouvera dans la traduction française d'un ouvrage rédigé initialement en arabe et intitulé *Livre de la méditation*<sup>12</sup>. On y lit « Ensuite [l'homme] doit méditer sur la manière de s'en prémunir [du châtime] et se convaincre qu'il n'est d'autre moyen que l'isolement et la solitude ». Ce à quoi le traducteur ajoute en note de bas de page : « Il nous faut ici signaler le caractère négatif d'une telle attitude, Dieu n'ayant pas créé l'homme pour que celui-ci s'isole, mais pour participer aux côtés de son frère (l'homme) au travail, à la production et à la création civilisationnelle [sic] sur terre. Quant à la médisance, le mensonge, la contestation et autres comportements similaires, on s'en prémunit par l'exercice imposé à l'ego, la purification de celui-ci, ainsi que

---

<sup>7</sup> Voir, entre autres, Brisset, 2008, ou Prum, 2007, même si je m'inspire ici principalement d'un excellent article de Fabio Regattin, 2016.

<sup>8</sup> Regattin, 2016, p. 51-52.

<sup>9</sup> Regattin, 2016, p. 52.

<sup>10</sup> Voir Glick et Schaffer, sous la direction de, 2014, p. 3.

<sup>11</sup> Ce qui peut conduire à ce que Karen Bennett (2007) appelle un *épistémicide*, à savoir la substitution d'un discours ou d'une structure argumentative (qui pourra typiquement être phénoménologique et exprimée dans une langue minoritaire) par une autre (en particulier, aujourd'hui, positiviste et formulée en anglais, sans qu'il y ait réciprocité).

<sup>12</sup> Al-Ghazali, 2001, p. 40.

par la force de la volonté et la maîtrise de soi ; sinon quel rôle jouerait la raison si elle ne contenait pas l'homme et ne purifiait pas son comportement ?<sup>13</sup> »

Quelle arrogance ! Nous avons ici une censure commise par ceux-là même qui sont censés faire passer une opinion dans la langue de la culture d'arrivée. Clairement, dans ces deux exemples, les traducteurs ne se sont pas contentés de leur statut de messenger, et ont tenu à assumer un rôle plus fort et plus voyant.

Bien sûr, il ne s'agit aucunement de défendre une telle stratégie. À mes yeux, Clémence Royer avait totalement tort, et les traducteurs que je viens de mentionner tout autant. Nous sommes face à deux cas d'aveuglement par l'idéologie, ce qui entre en contradiction tant avec l'éthique qu'avec la déontologie. Pour autant, sans chercher à trouver des excuses à de telles attitudes, ne sommes-nous pas, nous autres traducteurs, sujets aux mêmes traits de caractère, quoiqu'à un degré moindre, tout simplement parce que ce que nous considérons comme vrai ou faux dépend de notre position dans l'espace et dans le temps ? Ne sommes-nous pas, tous autant que nous sommes, des agents inconscients d'une idéologie, au moins à un certain point ? Quel est mon degré de contrôle sur mes idées et mes actions ? C'est sans doute ce à quoi pense Meschonnic lorsqu'il écrit « *La fidélité d'une époque paraît infidélité plus tard, parce qu'elle était sans le savoir une fidélité non au texte, mais à l'époque*<sup>14</sup>. » Nous pourrions même supprimer le mot inconscient de cette question... Voilà pourquoi, écrit Gideon Toury (2012, notamment), il ne faudrait même pas commencer par réfléchir à ce qu'est et ce que n'est pas là une traduction, et préférer considérer ce substantif comme une donnée, dès lors qu'il est utilisé. Pour certains, la traduction n'est qu'un moyen en vue d'une fin politique et la fin poursuivie par le traducteur n'est pas forcément la même que celle de l'auteur initial. Il serait intéressant, à cet égard d'étudier la première traduction en russe du *Manifeste du parti communiste* de Marx et Engels, due à un certain Bakounine...

Il est un autre facteur sur lequel nous pourrions réfléchir lorsque nous envisageons cette concurrence qui peut survenir entre l'auteur et son traducteur : Clémence Royer, après tout, est aujourd'hui une figure mineure par rapport à Darwin. Mais que se serait-il passé si les rôles avaient été inversés ? Et si c'était Darwin, dans ses années de formation, qui avait traduit Royer ? Sa traduction à lui aurait-elle été plus fidèle – et le lui reprocherait-on ? Cet aspect pourrait être exploré à la lumière des traductions de figures de second rang par des auteurs qui deviendront ensuite des grands noms de leur domaine. Le meilleur exemple ici serait probablement la traduction de John Ruskin par Marcel Proust dont Ez-Zouaine (2017) nous montre que cet exercice a fourni l'occasion au jeune Marcel de trouver la clef de son esthétique. On pourrait également se pencher sur les traductions de Charcot par Freud. Je me contente, ici, de suggérer des pistes de recherche : pourquoi ne pas reprendre la partition des phénomènes de traduction en termes géographiques entre le centre [l'anglais] et la périphérie [les autres langues], telles que présentée par Venuti (1995), pour la transplanter entre les figures majeures et mineures de la science ou de la littérature ? Quoi qu'il en soit, et quels que soient les justifications et les torts éventuels des acteurs, une constatation demeure dans cette deuxième option : qu'on en soit conscient ou pas, une traduction est le reflet d'une opinion.

### **3. Faire honte à l'original**

Il existe également des cas où l'on traduit, où l'on commande une traduction dans un but prophylactique, à titre de mise en garde contre le texte concerné. Nous avons ici l'étonnant exemple de *Mein Kampf*, unique ouvrage d'Adolf Hitler, en français. Cette affaire a refait surface relativement récemment, lorsque l'éditeur Fayard a fait savoir que, puisque ce livre allait tomber dans le domaine public au 1<sup>er</sup> janvier 2016, quiconque pourrait maintenant le

---

<sup>13</sup> Je remercie chaleureusement Marion Schwarzbard pour cet exemple.

<sup>14</sup> Meschonnic, 1999, p. 57.

publier sans aucune permission sur le sol français, ce qui est fort dangereux (la circulation papier avait été strictement encadrée en France depuis la Seconde guerre mondiale, même si le contenu de cet ouvrage est très facile d'accès sur Internet). Cet éditeur avait alors annoncé son intention de produire une édition critique, assortie d'introductions, mises en perspective, notes de bas de page, etc., le tout confié à Olivier Mannoni, traducteur respecté et ancien président de l'ATLF (Association des traducteurs littéraires de France). Il ne s'agissait pas, bien sûr, de servir ce livre ou ses intentions, mais bien de les combattre et de mettre en lumière leur dangerosité. Cette annonce a néanmoins été à l'origine d'un vif débat entre historiens, dans lequel s'est ensuite impliqué au moins une figure politique de premier plan, à savoir Jean-Luc Mélenchon<sup>15</sup>, sur le bien-fondé de republier cet ouvrage, même d'une manière aussi prudente, et sur le choix du format pour un tel projet.

Pour autant cette controverse récente n'est pas aussi stupéfiante que le destin qu'a connu le même livre dans la France des années 30<sup>16</sup>. Aux dires des chercheurs, *Mein Kampf*, en version originale, est une collection mal construite et fort pesante (plus de 700 pages) d'imprécations, de visions politiques et de prose paranoïaque. Comme on le sait, cet ouvrage comporte de très fortes attaques contre les Juifs, et comme on le sait moins, contre la France et les Français. Sa publication originale, en allemand (en deux volumes) a eu lieu en 1925 et 1926. Assez peu de temps après, en 1932, des offres sont faites de le publier en anglais et en italien (le Royaume-Uni et l'Italie ayant été relativement épargnés par l'auteur). Problème : s'agissant d'une œuvre écrite initialement pour alimenter et exploiter le sentiment de revanche des Allemands après la Première guerre mondiale, ce livre, si l'on prenait comme référence sa version complète, devenait rapidement un danger pour les relations publiques du parti, puis du régime nazi à l'étranger... C'est la raison pour laquelle la version publiée en anglais et en italien en 1932 est expurgée, et nettement plus courte. Quant à une publication en français, Hitler n'en avait aucune intention. Ce sont donc les fondateurs de la toute jeune LICA (Ligue contre l'antisémitisme, qui deviendra après la guerre la LICRA, Ligue contre le racisme et l'antisémitisme) qui ont entrepris de le faire traduire dans son intégralité. Il s'agissait de montrer la dangerosité des idées du national-socialisme en les rendant accessibles à la classe politique et aux leaders d'opinion français. Plus étonnant, ce projet a été mené conjointement avec une maison d'édition d'extrême-droite, les Nouvelles éditions latines. Pourquoi une telle alliance de circonstance aussi inattendue ? Parce que, à cette époque, un grand nombre de figures d'extrême-droite étaient par tradition anti allemandes, depuis la guerre de 1870 et la Première guerre mondiale, et que rares étaient ceux de ce bord qui voyaient déjà en Hitler le dictateur providentiel censé délivrer la France de son régime républicain. Cette publication a lieu en 1934. Que fait Hitler ? Il tente un procès pour bloquer la circulation de son propre livre, la dissémination de ses propres idées ! Et vu son statut d'auteur, il ne peut que gagner. Cependant, un jugement ne pouvant être rétroactif, il est considéré que celui-ci ne s'appliquerait qu'aux exemplaires qui n'ont pas encore été vendus ou commandés. Les seules copies qui ne furent donc pas saisies et détruites furent donc celles déjà payées par la LICA au titre de subvention pour la publication et la traduction. Six ans plus tard, lorsque la France est occupée par l'armée allemande, le même ouvrage se retrouve sur la liste des livres interdits, où il restera après la Libération, pour des raisons diamétralement opposées. Voilà bien qui montre que la traduction, et dans ce cas une traduction linguistiquement fidèle à l'original, peut être une arme politique pointée sur l'auteur-même du texte source. À l'occasion, traduire

---

<sup>15</sup> Voir par exemple [http://www.liberation.fr/video/2015/10/28/pour-melenchon-la-publication-de-mein-kampf-n-est-pas-moralement-acceptable\\_1409403](http://www.liberation.fr/video/2015/10/28/pour-melenchon-la-publication-de-mein-kampf-n-est-pas-moralement-acceptable_1409403)

<sup>16</sup> Faut de place, je ne pourrai ici revenir sur chaque épisode de cette histoire ahurissante de bout en bout, mais j'invite le lecteur intéressé à se reporter à l'ouvrage de Claude Quétel, Claude, 2017 (*Tout sur Mein Kampf*, Paris, Perrin), en particulier les p. 165-205. Voir également Rachline, 2015, *passim*, et Weber, 1962, p. 285.

peut être synonyme de dénoncer (encore un verbe à double sens) et un traducteur peut être un lanceur d'alerte.

#### 4. Négocier avec la censure sociale

Si les traducteurs peuvent agir comme des lanceurs d'alerte, alors, logiquement, la non-traduction devient un moyen efficace de censure. Je n'approfondirai pas cette question, qui a déjà fait l'objet de recherches passionnantes par ailleurs<sup>17</sup>, et aussi parce qu'elle nous éloignerait du thème de la trahison considérée comme un acte positif. Que se passe-t-il, néanmoins lorsqu'il y a bel et bien une forme, objective ou latente<sup>18</sup>, de censure, en situation de traduction ? Sommes-nous alors, en tant que traducteurs, censés agir au service de cette censure, ou nous opposer à elle, ce qui là encore, reviendrait à opposer déontologie et éthique ? Pour qui, au bout du compte, traduisons-nous ? Un exemple : pendant 10 années consécutives, mes collègues et moi-même avons traduit en français le *Rapport mondial sur le développement humain*<sup>19</sup>, publication phare du PNUD (Programme des Nations unies pour le développement). En anglais, il y est fréquemment question de *gender inequalities* ou *gender disparities*. Le problème de traduction, pour une fois, n'est pas lié, ici, au mot *gender*, mais à ce que les rédacteurs de l'original voulaient dire, mais n'ont pas été autorisés à écrire. Sous cette dénomination se cache une polémique à la fois philosophique et politique : les inégalités entre hommes et femmes (ou entre populations féminine et masculine, lorsqu'il est question d'éducation, par exemple) sont-elles naturelles (comme les pays et les gouvernements fortement imprégnés de conservatisme théologique veulent le croire) ou culturelles (comme l'estiment les pays plus progressistes, ainsi que les auteurs du rapport) ? Bien sûr, s'il s'agit de faits de culture, on peut et on doit lutter contre elles. Ce qui fait une considérable différence. S'agissant d'une publication d'une organisation internationale, les représentants des pays membres de l'ONU, dont certains, très influents, plaidaient pour la première option, avaient néanmoins leur mot à dire sur le texte original, en anglais. Il n'était donc pas possible aux auteurs de faire valoir leur point de vue explicitement dans cette langue : il fallait, en anglais, permettre aux destinataires de lire entre les lignes. Pour autant, il n'y avait pas de raison, nous ont-ils dit, de ne pas être plus explicite en traduction... La consigne était donc de se montrer, en français, et dans les autres langues, plus politique, plus direct, plus tranché que l'original n'avait pu l'être. C'est ainsi que le terme anglais *gender disparities* est devenu, en français *disparités sociologiques entre femmes et hommes*. Cet exemple, qui n'est pas unique, montre que certaines traductions peuvent être plus politiques que l'original, y compris avec la bénédiction de leurs auteurs...

Un autre moyen, symétrique, de contourner les attentes de la société est ce genre littéraire bien connu qui est celui des pseudo-traductions, c'est-à-dire des textes originaux qui sont présentés, par leur auteur, comme des traductions, dont deux des exemples les plus connus sont les *Lettres persanes* de Montesquieu et le *Don Quichotte* de Cervantès. Là encore, c'est un sujet dont d'autres ont abondamment parlé<sup>20</sup>, ce qui constitue une bonne raison d'épargner de longs développements à nos lecteurs. Là où ces deux phénomènes se rencontrent, toutefois, c'est dans la manifestation d'effets nouveaux, qui ne se trouveront que dans la traduction (véritable ou alléguée). Dans le premier cas, c'est parce que la censure ne s'exerce que sur le texte source, et pas forcément sur la cible ; dans le second, c'est parce que la société peut être

---

<sup>17</sup> Voir notamment Gambier, 2012, Spirk, 2014, Kuhlweiczak *et al.*, 2011, Merkle, 2002, ou encore Ballard, sous la direction de, 2011.

<sup>18</sup> Voir sur ce point Pokorn, 2012.

<sup>19</sup> Disponibles, pour les années récentes, à partir de cette adresse : <http://www.undp.org/content/undp/fr/home/librarypage/hdr.html> (consultée le 9 juillet 2018).

<sup>20</sup> Voir notamment Jenn, 2013, ou Toury, 2012, p. 48-59, en particulier.

plus disposée à accepter des idées nouvelles lorsqu'elles sont présentées comme étrangères, ce qui peut les rendre moins dérangeantes, au moins dans un premier temps... Sans parler, bien sûr, de l'attrait de l'exotique : des collègues sinisants m'ont récemment confié que la Chine était envahie de faux romans coréens, en réalité écrits par des Chinois mais présentés comme des traductions, afin de profiter de la mode du Pays du matin calme dans l'Empire du milieu<sup>21</sup>... De fait, traduire, c'est opérer une progression, comme l'a amplement démontré la théorie du polysystème<sup>22</sup>.

## 5. Surmonter l'autocensure

La censure, néanmoins, ne vient pas que de l'extérieur : elle peut fort bien être intériorisée – et on parlera alors d'autocensure. La logique qui est à l'origine des pseudo-traductions peut alors être transplantée directement dans l'esprit du traducteur. N'y a-t-il pas des choses, des idées, des pulsions que je n'aurais pas formulées dans ma propre langue, mais qui pourraient inconsciemment se retrouver dans mes traductions ? Dans ce cas, ce n'est pas sur l'auteur ou sur ses intentions que je révélerai quelque chose, mais bien sur moi-même, ou sur le statut du texte que je suis en train de traduire... Ne serait-ce que le fait que le lecteur est en train de lire une traduction plutôt qu'un original. La traduction devient alors dévoilement de soi-même. Et de soi-même en traducteur : une manière de dire *j'existe*. Les exemples que j'ai employés plus haut sont lourds de sens, politiques. C'est sans doute le moment d'en utiliser un plus léger, tiré de la version en anglais d'un roman bien connu d'Elena Ferrante, intitulé en anglais *The Story of a New Name*<sup>23</sup>, et traduits par Ann Goldstein :

Lila hesitated. She sought the right expression, said softly, 'I don't want you.'  
Stefano shook his head uncertainly, as if the **three words** were in a **foreign language**.<sup>24</sup>

Eh oui... Cette erreur évidente prouve sans aucun doute que les trois mots en question ont bel et bien été écrits *dans une langue étrangère*. En l'occurrence l'italien :

Lila esitò. Cercò l'espressione giusta, disse piano:  
"Non ti voglio".  
Stefano scosse la testa incerto, come se le tre parole fossero in una lingua straniera.<sup>25</sup>

Simple erreur d'inattention ? Je crains qu'il n'y ait plus. A mes yeux, le phénomène est analogue à ce que l'on appelle, au cinéma, un *faux raccord*. On parle de faux raccord lorsqu'une incohérence visuelle se glisse entre deux plans consécutifs. Ce phénomène a longtemps été considéré comme un défaut dans un film. Il a néanmoins pris ensuite une coloration plus positive avec la Nouvelle vague, et en particulier Jean-Luc Godard, dans les années 60. Godard a en effet, semble-t-il, été le premier à l'utiliser pour signaler que l'on était bel et bien au cinéma, et pas dans la réalité. Il s'agissait par là de faire apparaître le cinéma comme une forme d'art par elle-même, et non plus comme l'imitation du « monde réel ». En traduction professionnelle, il n'est pas rare que l'on cherche à obtenir le même effet en

---

<sup>21</sup> Affirmation que mes recherches ne m'ont hélas pas permis d'étayer par des éléments concrets, et que je mentionne donc comme piste de recherche éventuelle pour d'autres.

<sup>22</sup> Even-Zohar, 1978/2000, notamment.

<sup>23</sup> Je dois cet exemple à Niamh Cloughley, diplômée du Master pro ILTS (industrie de la langue et traductions spécialisées) 2015–16. Qu'elle en soit remerciée.

<sup>24</sup> Ferrante, 2013, p. 39-40. C'est nous qui soulignons.

<sup>25</sup> Ferrante, 2012, p. 29. La traduction française s'en sort beaucoup mieux : « comme si ces quelques mots avaient été prononcés dans une langue étrangère » (Ferrante, 2016, p. 46).

recourant à des formules telles que *cela se traduit par, en d'autres termes...* Ce qui revient, consciemment ou non, à rendre palpable l'acte de traduction lui-même dans le texte que l'on est en train de traduire, un peu comme ces peintres du Moyen-Âge qui se représentaient sous forme de minuscules personnages, à l'intérieur de leur tableau. Il existe ainsi un jeu tout à fait intéressant entre la visibilité et l'invisibilité (Venuti, 1995), entre traduction manifeste et traduction cachée (House, 1997) : un texte qui comporte de tels dispositifs d'écriture est à la fois l'un et l'autre. Il invite à une lecture à deux niveaux : la première est destinée au lecteur occasionnel, qui ne s'intéressera qu'à la substance du texte traduit, et qui, soit ne fera pas attention à de tels phénomènes, soit les considérera simplement comme des erreurs, et l'autre à tous les traducteurs et les autres rédacteurs, qui s'intéresseront à la manière dont ce texte est écrit. Or, c'est pour ces deux publics qu'écrivent les traducteurs professionnels. On est toujours jugé par ses pairs.

La traduction peut ainsi jouer le rôle du révélateur dans la photographie argentique : il s'agit de faire apparaître non seulement, comme nous l'avons vu, ce que l'auteur du texte source n'a pas osé ou n'est pas parvenu à exprimer en toutes lettres, mais aussi ce que le traducteur ou la traductrice elle-même s'est trouvé incapable, pour une raison ou pour une autre, de formuler directement. Par l'entremise des réorganisations et des déplacements qui affectent la forme comme le sens, la fonction ainsi remplie par la traduction est finalement assez proche de celle jouée par les rêves dans la psychanalyse freudienne : il s'agit de réajuster des éléments sur le plan psychique en les déplaçant. On peut ainsi poser que les obstacles qui doivent être surmontés par la traduction sont bien plus que linguistiques ou culturels : ils sont aussi – et à partir d'un certain niveau de compétence, je serais tenté de dire avant tout – psychologiques. De fait, la traduction, occasionnellement, est synonyme de confession.

Et la plus belle expression de ce cas se trouve justement dans un classique du cinéma, à savoir *La Comtesse aux pieds nus* de Joseph Mankiewicz (1954<sup>26</sup>), lorsque le Comte Torlato-Favrini (joué par Rossano Brazzi), troisième époux de Maria d'Amata (Ava Gardner), doit apprendre à celle-ci le soir de leur nuit de noces qu'une blessure de guerre l'a rendu impuissant. Situation hautement délicate – et hautement délicate à représenter au cinéma – dont il se sort finalement par la traduction : incapable d'avouer sa situation directement en anglais, il met sous les yeux de son épouse un document militaire, en italien, langue qu'elle ne comprend pas, qui atteste celle-ci. Et ce qu'il ne peut pas lui dire, il entreprend alors de lui traduire...

## Conclusion

Admettons-le, ces différentes visions de la trahison ne seront pas considérées comme positives aux yeux de tous : à chaque fois, au moins une des parties peut se sentir grugée ou mal traitée. Mais c'est précisément ce dont il s'agit lorsqu'on parle de communication – et incidemment, puisque nous plaçons à l'intérieur de ce paradigme – en traduction : nous faire prendre conscience des divergences de point de vue :

- dans le premier cas envisagé (améliorer l'original), le traducteur se comporte en tant qu'agent dont la tâche consiste à élucider les sous-entendus conscients ou inconscients du texte original. Il est confronté au dilemme de savoir s'il doit les mettre en exergue ou les gommer, voire de renforcer ou non la cohérence rhétorique du texte en question, ce qui aurait pour conséquence de trahir soit l'auteur soit son public, soit le contexte initial ;
- dans le deuxième (concurrencer l'original), le traducteur trahit l'auteur en faisant mine de diffuser ses idées, afin de mieux servir sa propre vision, ses propres opinions, pensant par là agir dans l'intérêt de son public ;

---

<sup>26</sup> Remerciements chaleureux à Serge Buj pour m'avoir mis sur la piste de cet exemple.

- dans le troisième (dénoncer l'original), le traducteur est un agent politique qui se donne pour mission de trahir l'auteur afin de révéler sa dangerosité, et cela au service du public, des destinataires ;
- dans le quatrième (négocier avec la censure sociale), l'accent est aussi mis sur le public, mais le traducteur ne trahit pas les auteurs : il agit plutôt en tant que porte-parole de ces derniers ;
- dans le cinquième et dernier (surmonter l'autocensure), la seule personne que l'on trahit est le traducteur lui-même.

Dans chacun de ces cas, la trahison possède un sens à la fois négatif et positif. Et il faut préciser que des superpositions sont possibles. Que l'on pense à la traduction en français (avec la retraduction partielle) des œuvres complètes d'Anne Frank, au début des années 90, destinée à faire litière des accusations négationnistes qui auraient tant voulu que ce livre fût un faux.

Que déduire de tout cela ?

- Tout d'abord, que la traduction n'est pas chose anodine : il ne s'agit pas d'un acte neutre ou purement linguistique. Traduire a des conséquences pour la société dans son ensemble, en ceci, le courant sourcier ne me démentira pas sur ce point, quelle permet établir le contact avec les figures de l'autre, avec des cultures différentes, avec des écoles de pensées différentes, des personnalités différentes. Comme l'a écrit Jacques Derrida, « Rien n'est plus grave qu'une traduction<sup>27</sup> ». Et on en a, hélas une preuve répétée dans l'Histoire avec le nombre de traducteurs qui ont été exécutés ou assassinés parce que leur traduction en avait fait des traîtres aux yeux du pouvoir ou de groupes obscurantistes. Que l'on pense aux premiers traducteurs de la Vulgate en langue vernaculaire la fin du Moyen-Âge, ou au traducteur italien de Salman Rushdie, en 1990, en passant par Étienne Dolet, en 1539<sup>28</sup>.
- En deuxième lieu, que traduire nécessite non seulement, et comme nous l'avons vu, des compétences linguistiques, mais aussi une forme d'intelligence pratique, voire de ruse : puisque nous ne traduisons pas des langues (et certainement pas des mots), mais des documents, pourvus d'une intention, pour des destinataires qui peuvent être fort différents de ceux imaginés au départ, il nous faut définir des stratégies et nous conduire aussi intelligemment que la situation de communication le réclame. C'est une autre manière de réconcilier les sens positif et négatif du mot trahison. Comme l'Ulysse de l'*Illiade* et de l'*Odyssée*, il nous faut avoir recours à cette qualité essentiellement grecque que la période antique avait appelée la *métis*.
- En troisième lieu qu'il est impossible d'imaginer une traduction ou des traducteurs dignes de ce nom sans mise à distance. La traduction, intrinsèquement, est liée à l'existence de barrières, qu'elles soient linguistiques, culturelles ou autres – et à la manière de les surmonter. Ce ne sont donc pas tant les traducteurs qui sont des traîtres que la société dans son ensemble qui peut être conduite à considérer les rapports avec l'extérieur comme une activité suspecte. Dans un monde qui accueillerait véritablement l'altérité et l'étrangeté, y aurait-il encore une place pour les traîtres ou pour la trahison ?
- En quatrième lieu, que les traducteurs sont des experts et doivent être reconnus comme tels, dans une situation de communication faisant intervenir de multiples agents,

---

<sup>27</sup> Derrida, 1987, p. 218.

<sup>28</sup> Ce qui a conduit les traducteurs Français des *Versets sataniques* (1989), à adopter un pseudonyme en l'occurrence, celui d'Alcofribas Nasier, déjà utilisée quelques siècles plus tôt par François Rabelais pour ses œuvres originales.

complémentaires et égaux. Si l'on met de côté la question, au final triviale, de la compétence professionnelle, il importe de reconnaître leur rôle en tant que tels, tout comme doit être reconnue la nécessité, pour eux, d'agir en fonction de leur éthique et de leur déontologie – deux aspects dont nous avons vu qu'ils ne se recoupaient pas forcément.

- En cinquième lieu, que dans chacun des exemples employés, où nous avons vu que le traducteur se faisait tour à tour source d'élucidation, agent d'opinion, lanceur d'alerte, substitut à un auteur bâillonné, ou auteur d'une confession, les choix opérés, les solutions imprimées pourront être différents selon qu'ils sont dictés par l'éthique, par la déontologie ou par la morale. Mais ce sera pour un autre article...

Sous l'accusation de trahison, ce qui perce, c'est en fait le statut du traducteur en tant qu'agent conscient et autonome, et donc de la traduction en tant qu'outil d'articulation entre les langues, les cultures et les groupes. Et il ne faudrait pas que la montée en puissance de la traduction automatique nous fasse revenir sur cet acquis récent : voilà pourquoi les biotraducteurs doivent s'intéresser de près à la recherche d'une symbiose avec le traitement automatique du langage. Comme je l'ai dit, et bien que j'en aie présenté ici cinq aspects au moins en partie positifs, je persiste à croire que ce mot de trahison ne rend justice ni à cette fonction ni à ceux qui l'exercent. Je suis néanmoins, à ce stade, certain d'une chose : s'il faut débarrasser la traduction du soupçon de culpabilité, traduire reste tout sauf innocent.

## Bibliographie et références

- AL-GHAZALI, Abû Hâmid (2001), *Livre de la méditation*, Paris, Editions Maison d'Ennour, traduit de l'arabe en français par Tahar Gaïd et Abderrazak Mahri.
- BALLARD, Michel (1992), *De Cicéron à Benjamin : Traducteurs, traductions, réflexions*, Lille, Presses universitaires de Lille.
- BALLARD, Michel (sous la direction de, 2011), *Censure et traduction*, Arras, Artois Presses Université, collection « Traductologie ».
- BENNETT, Karen (2007), "Epistemicide! The Tale of a Predatory Discourse" in Cunico, Sonia et Jeremy Munday (sous la direction de), *Translation and Ideology*, numéro special de *The Translator*, volume 13, n° 2, p. 151-169. Disponible à l'adresse [https://www.academia.edu/1575057/Epistemicide\\_The\\_Tale\\_of\\_a\\_Predatory\\_Discourse](https://www.academia.edu/1575057/Epistemicide_The_Tale_of_a_Predatory_Discourse) (consultée le 9 juillet 2018)
- BERMAN, Antoine [1985] (1999), *La Traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Paris, Seuil, coll. « L'ordre philosophique ».
- BRISSET, Annie (2008), « Le traducteur, sujet du sens. Discours scientifique et conflit de représentations », in Lederer, Marianne (sous la direction de), *Le Sens en traduction*, Caen, Lettres modernes, Minard, Cahiers Champollion, n°10, p. 21-35.
- DARWIN, Charles (1859), *On the Origin of Species by Means of Natural Selection, or the Preservation of Favoured Races in the Struggle for Life*, London, John Murray [7 éditions du vivant de Darwin: 1859 [OS 1], 1860 [OS 2], 1861 [OS 3], 1866 [OS 4], 1869 [OS 5], 1872 [OS 6], 1876 [OS 7] ; à partir de OS 6, le titre changera en perdant le « On » : *The Origin of Species...*].
- DARWIN, Charles (1862), *De l'origine des espèces, ou Des lois du progrès chez les êtres organisés* [traduit en français sur la 3<sup>e</sup> édition par Mlle Clémence-Auguste Royer, avec une préface et des notes du traducteur], Paris, Guillaumin.
- DERRIDA, Jacques (1987), « Des Tours de Babel », in *Psyché. Invention de l'autre I*, Paris, Galilée, p. 203-284.

- EVEN-ZOHAR, Itamar (1978/2000), “The Position of Translated Literature within the Literary Polysystem”, in Venuti, Lawrence (sous la direction de), 2000, *The Translation Studies Reader*, Londre et New York, Routledge.
- EZ-ZOUAINE, Younès (2017), « Proust traducteur de Ruskin. De la critique ruskinienne à la création de La Recherche », in Sanconie, Maïca (sous la direction de), *La traduction comme création*, numéro thématique de *Meta, Journal des traducteurs*, volume 63, n° 3, Montréal, Presses de l’Université de Montréal, p. 585-598. Disponible à l’adresse <https://www.erudit.org/fr/revues/meta/2017-v62-n3-meta03512/1043950ar/> (consultée le 3 juillet 2018)
- FERRANTE, Elena (2012), *Storia del nuovo cognome – L’amica geniale, volume secundo*, Rome, Edizione e/o.
- FERRANTE, Elena (2013), *The Story of a New Name – Neapolitan Novels, book two*, New York, NY: Europa Editions, traduit en anglais par Ann Goldstein.
- FERRANTE, Elena (2016), *L’Amie prodigieuse, tome deux – Le Nouveau nom*, Paris, Gallimard, collection « Du monde entier », traduit en français par Elsa Damien.
- FROELIGER, Nicolas (2017), “Traduction et trahison - Tout est dans le contexte”, chapitre II de *Traductions et contextes, contextes de la traduction*, sous la direction de Michaël Grégoire et Bénédicte Mathios, Paris, L’Harmattan, p. 33-52.
- GAMBIER, Yves (2012), « Du refoulement de la traduction à l’effervescence du traduire », in Froeliger Nicolas et Colette Laplace (sous la direction de), *Désir de traduire et légitimité du traducteur*, numéro spécial de *Forum*, volume 10, n° 1, Paris et Séoul, p. 31-55.
- GLICK, Thomas, et Elinor SCHAFFER (sous la direction de, 2014), *The Literary and Cultural Reception of Charles Darwin in Europe*, Londres, A&C Black.
- HOUSE, Juliane (1997), *Translation Quality Assessment: A Model Revisited*, Tübingen, Gunter Narr.
- JENN, Ronald (2013), *La Pseudo-traduction, de Cervantès à Mark Twain*, Louvain-la-Neuve, Peeters.
- KUHIWCZAK, Piotr *et al.* (2011), « Translation Studies Forum: Translation and censorship », *Translation Studies*, vol. 4, n° 3. Disponible à l’adresse <https://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1080/14781700.2011.589657> (consultée le 4 juillet 2018)
- LADMIRAL, Jean-René (1990), « Pour une théologie de la traduction », *TTR*, volume 3, n° 2, Montréal, Presses de l’université Concordia, p. 121-138.
- MANKIEWICZ, Joseph (1954), *La Comtesse aux pieds nus (The Barefoot Contessa)*, film.
- MERKLE, Denise (sous la direction de, 2002), *Censure et traduction dans le monde occidental*, numéro thématique de *TTR*, volume 15, n° 2. Disponible à l’adresse <https://www.erudit.org/fr/revues/ttr/2002-v15-n2-ttr558/007476ar/> (Consultée le 4 juillet 2018).
- MESCHONNIC, Henri, 1999, *Poétique du traduire*, Lagrasse, Verdier.
- POKORN, Nike (2012), *Post-socialist Translation Practices: Ideological Struggle in Children's Literature*, Amsterdam, John Benjamins Publishing.
- PRUM, Michel (2007), “Retraduire Smith et Darwin: pourquoi et comment?”, in Froeliger, Nicolas (sous la direction de), *La Traductologie de plein champ, volume I*, Perros-Guirec, *La Tribune internationale des langues vivantes*, n° 43, novembre, p. 88-93.
- QUETEL, Claude (2017), *Tout sur Mein Kampf*, Paris, Perrin.
- RACHLINE, François (2015), *L. R. Les Silences d’un résistant*, Paris, Albin Michel.
- REGATTIN, Fabio (2016), « Pouvoir de l’auteur, pouvoir du traducteur : s’approprier Darwin et son *Origin of Species* en France et en Italie », *Synergies Italie*, n°12, p. 45-78.

Disponible à l'adresse : <https://gerflint.fr/Base/Italie12/regattin.pdf> (consultée le 16 février 2017).

- RUSHDIE, Salman (1989), *Les Versets sataniques* traduit de l'anglais par Alcofribas Nasier, Paris, Christian Bourgois.
- SAMAIN, Didier, (2014) : Entropie et néguentropie de la traduction. *Revue suisse des sciences de l'éducation*, 36(2), p. 179-194.
- SPIRK, Jaroslav (2014), *Censorship, Indirect Translations and Non-translation: The (Fateful) Adventures of Czech Literature in 20th-century Portugal*, Cambridge (Royaume-Uni), Cambridge Scholars Publishing.
- TOURY, Gideon (2012), *Descriptive Translation Studies – And Beyond, Revised Edition*, Amsterdam, Philadelphie, John Benjamins Publishing Company.
- VENUTI, Lawrence (1995), *The Translator's Invisibility: A History of Translation*, Londres et New York, Routledge.
- WEBER, Eugen (1962), *Action française: Royalism and Reaction in Twentieth Century France*, Palo Alto, Stanford University Press.
- WILSON, James E. (1998), *Terroir : The Role of Geology, Climate and Culture in the Making of French Wines*, Berkeley, University of California Press.